

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 4 (1883)
Heft: 8

Artikel: La part des Suisses dans l'exploration et la civilisation de l'Afrique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132116>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fait des essais de cépages sur une vigne tubéreuse, à laquelle il a donné son nom : « *vitis arpoarii*. » Ses essais paraissent avoir très bien réussi.

M. Claude Trouillet, qui se rend au Fouta-Djallon, a passé à Boulam, et a envoyé à la Société de géographie de Paris quelques notes intéressantes sur cette île, qui fait partie de l'archipel des Bissagos.

M. Seignac, commandant de Nossi-Bé, a été nommé gouverneur du Sénégal en remplacement de M. Servatius, décédé.

M. Jaques, déjà précédemment missionnaire à Sedhiou, retournera prochainement à Saint-Louis pour aider M. Taylor.

Quelques amis de la mission française au Sénégal ont fait venir en France trois jeunes nègres, qui seront élevés dans la colonie agricole de Sainte-Foy, et préparés à retourner à St-Louis comme cordonniers, tailleurs, menuisiers, peut-être même instituteurs et évangélistes.

Le projet de loi relatif à la pose d'un câble télégraphique sous-marin, entre l'île de Ténériffe et Saint-Louis du Sénégal, a été voté par les Chambres françaises.

Une expédition hydrographique a été faite aux côtes du Maroc par le capitaine de Kerhallet et M. Vincendon Dumoulin, ingénieur hydrographe.

A l'occasion du trafic des esclaves signalé récemment dans plusieurs places du Maroc, une interpellation a eu lieu dans le Parlement anglais. Lord E. Fitzmaurice a répondu que le Foreign Office s'occupe de ce sujet, et que les documents qui s'y rapportent seront prochainement soumis aux Chambres.

LA PART DES SUISSES

DANS L'EXPLORATION ET LA CIVILISATION DE L'AFRIQUE

Nous n'avons pas la prétention d'attribuer aux Suisses une part considérable dans l'œuvre africaine ; comparée à celle qu'y ont prise et qu'y prennent encore les Portugais, les Anglais, les Français, les Allemands, les Italiens et les Belges, la nôtre paraît même fort restreinte ; et sans doute, auprès des noms de Livingstone, de Cameron, de Stanley, de Serpa-Pinto, de Savorgnan de Brazza, de Lenz, de Pogge et Wissmann, de Matteucci et Massari, pour ne nommer que les plus réputés, les noms des explorateurs suisses pâlissent singulièrement. Cependant, le ciel étoilé ne nous présente pas seulement des astres de première grandeur, et, quelque modeste que soit notre place dans le champ de l'exploration et de la civilisation de l'Afrique, il est intéressant de voir combien un peuple petit comme le nôtre, sans colonies sur la côte d'Afrique, et sans subsides de la part des gouvernements ou des sociétés de géographie, a pu fournir de voyageurs et de missionnaires, pour concourir à la décou-

verte de ce continent et au relèvement intellectuel et moral de ses habitants. Aussi croyons-nous que, même pour nos abonnés de l'étranger, l'exposé que nous allons faire ne sera pas sans intérêt.

Il va sans dire que nous ne renoncerons pas à parler de ceux des Suisses qui, ne pouvant organiser d'expéditions personnelles, se sont mis au service de sociétés étrangères, telle que la Société africaine de Londres, de gouvernements étrangers comme celui de Berlin, ou de sociétés missionnaires protestantes comme celle de Paris. A cet égard nous aurons à réclamer comme Suisses plusieurs voyageurs, originaires de la partie allemande de notre patrie, et que M. W. Koner, le savant rédacteur de la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde* de Berlin, dans un mémoire sur la part des Allemands dans la découverte et l'exploration de l'Afrique, a classés parmi ses compatriotes.

Ce fut au service de la Société africaine de Londres qu'entra J.-L. Burckardt, Bâlois d'origine, quoiqu'il fût né à Lausanne et qu'il eût fait une partie de ses études à Neuchâtel. Mungo-Park, parti de la côte de la Sénégambie, venait d'ouvrir la route du Soudan et de faire connaître une partie du cours supérieur du Niger, lorsque, en 1806, échappant au service militaire français auquel les Suisses étaient alors soumis, notre concitoyen se rendit à Londres, pour y étudier avec ardeur l'arabe et les sciences naturelles, afin de se mettre aux ordres de la « Société africaine. » Celle-ci, il est vrai, ne l'envoya pas au Niger, mais en Syrie d'abord, pour s'y familiariser avec la langue, l'histoire et la géographie des Arabes, ainsi qu'avec l'Islam, et pour explorer le pays au delà du Jourdain. Ce ne fut qu'au bout de trois ans, qu'elle le chargea d'étudier la vallée du Nil. L'expédition française, sous Bonaparte, avait frayé la voie aux explorations en Égypte; Méhémet-Ali se préparait à reculer le plus loin possible, vers les régions du Haut-Nil, les limites de son pachalik, lorsque Burckardt, revêtu du costume arabe et sous le nom de cheik Ibrahim, arriva au Caire. Le pacha le munit de lettres de recommandation, et, en février 1813, il remonta de Syène, près d'Assouan, jusqu'à la frontière du Dongola, d'où il fut expulsé comme espion du pacha. Sans se laisser décourager par cet insuccès, il s'adjoignit, comme marchand musulman, à une caravane qui chaque année se rendait, à travers le désert de Nubie, à Chendi et à Sennaar, puis s'attachant à une autre caravane, il traversa, par une route inconnue jusque-là aux Européens, tout le pays, de Chendi à Berber et à Souakim. De là, après avoir visité La Mecque et la presqu'île du Sinaï, il revint au Caire, pour s'y préparer à se rendre avec une caravane, par le Fezzan, à Tom-

bouctou et au Niger ; mais la mort vint l'empêcher de réaliser son projet. Il n'en avait pas moins ouvert la vallée du Nil, du Caire jusqu'à Chendi, sur une longueur de plus de 2000 kilomètres, et frayé la route par laquelle son ami Belzoni devait étendre ses recherches archéologiques bien au delà des cataractes du Nil.

Les expéditions de Méhémet-Ali, pour soumettre à son autorité la Nubie et la province de Sennaar, favorisèrent les explorations le long du Nil. Peu après celles de Cailliaud et de Ruppel, un de nos compatriotes, le baron Henri Menu de Minutoli, général au service de Prusse, mais né à Genève où il avait fait une partie de ses études, fut chargé, en 1820, de diriger la première expédition allemande, entreprise sous le patronage de l'Académie royale des sciences de Berlin et aux frais du gouvernement prussien. Elle comptait plusieurs savants et artistes, entre autres les deux naturalistes Ehrenberg et Hemprich, et devait explorer à Thèbes, à Gizeh, à Sakkarah et à Méroë ces monuments, dont il était réservé à Lepsius et à ses compagnons de révéler la splendeur. Méhémet-Ali ayant refusé à Minutoli l'autorisation de suivre les troupes envoyées pour subjuguer le Dongola, l'explorateur dut renoncer à son plan primitif et se tourna vers la Cyrénaïque ; mais là encore il rencontra le mauvais vouloir du pacha de Derna, qui ne lui permit pas de passer la frontière de cette province. Après avoir visité les places du littoral, l'expédition se dirigea, de Birs-el-Ghor, à travers le désert de Lybie, vers l'oasis de Siwah, ou de Jupiter Ammon, explorée précédemment par Browne, par Hornemann et par Cailliaud ; elle l'étudia à son tour très soigneusement, au point de vue de la géographie, de l'archéologie et de l'histoire naturelle, et plusieurs de ses membres en donnèrent des descriptions riches d'informations utiles, avant les importantes explorations par lesquelles Rohlfs détermina la dépression de cette partie du désert de Lybie ; les collections de Minutoli, achetées plus tard pour le célèbre Musée égyptien de Berlin, constituent une partie des trésors archéologiques de cette institution. Après l'exploration de l'oasis de Siwah, Minutoli revint à Alexandrie et au lac Mareotis par une route encore inconnue, puis il remonta le Nil jusqu'à Assouan, dans l'intention de pénétrer plus au sud, mais il dut y renoncer pour ne pas risquer de provoquer des troubles sérieux, et laisser à Hemprich et Ehrenberg, adjoints à l'une des expéditions de Méhémet-Ali, le soin d'étudier la côte jusqu'à Massaoua, et la chaîne côtière jusqu'aux sources thermales d'Aïlet. Plus heureux que la plupart de ses compagnons, Minutoli put revenir en Europe. Il ne tarda pas à prendre sa retraite du service

prussien, et vint vivre à Lausanne, dans sa propriété, où il mourut en 1846, après avoir eu le bonheur de voir ses travaux, d'abord assez peu estimés, ainsi que ceux de ses collègues, mieux appréciés, lorsque les heureuses découvertes de Lepsius et de ses successeurs eurent fait comprendre l'importance des labours de ceux qui en avaient été les pionniers.

Un autre Genevois, Ch. Didier, qui, déjà avait fait une première excursion à Tanger et à Tétouan, réussit, en 1854, à remonter de Souakim à Kassala et à Khartoum, la nouvelle métropole du Soudan, par une route différente de celle qu'avaient suivie, en 1832, Malzac et de Vaissière, et à travers une région dont la plus grande partie n'avait pas encore été décrite, ce qui lui permit d'enrichir la géographie d'un certain nombre de noms qui ne se trouvaient encore ni sur les cartes, ni dans les livres. De Kassala, qui depuis la conquête de Méhémet-Ali était devenu le poste avancé de l'Égypte contre l'Abyssinie, il aurait désiré pousser jusque dans ce dernier pays, dont Théodoros se faisait couronner souverain pour l'arracher à l'anarchie qui le dévorait depuis de longues années, et le ramener à son unité primitive, mais son guide refusa de l'y conduire. Quoi qu'il en soit, le journal de son voyage, *Cinquante jours au désert*, écrit chaque soir, fut comme un daguerréotype qui, ayant pris sur le fait les sites et les hommes, fit connaître ce pays, nouveau alors, avec une exactitude que la plus sûre mémoire livrée à elle-même n'aurait jamais atteinte. Il avait pensé à donner une carte de son voyage, et en avait réuni les éléments, mais la perte de la vue lui a rendu ce travail impossible. Au reste, on peut suivre une grande partie de son exploration sur la carte dressée par un autre de nos compatriotes, Werner Munzinger, et publiée dans les *Mittheilungen* de Gotha. La place dont nous disposons ne nous permet pas de relever dans ce voyage tous les faits qui le mériteraient. Bornons-nous à dire qu'en 1854 déjà, il plaçait la source du Nil Blanc vers le 4° ou 5° latitude sud, si non plus loin encore, et qu'avant les expéditions de Brun-Rollet et des frères Poncet dans la région du Bahr-el-Ghazal, il pensait que le Nil Blanc pouvait n'être qu'un affluent du Nil définitif qui, sous le nom de Myslad venait de l'ouest et naissait dans les régions voisines du Niger. Dans le volume : *Cinq cents lieues sur le Nil*, qui complète celui sur le désert de Nubie, il dit d'après les récits de marchands rencontrés à Khartoum, qui avaient poussé jusqu'au 3° latitude nord, qu'il existe, entre les 4° et 5° parallèles, un rapide assez semblable aux cataractes du grand Nil, et très difficile, pour ne pas dire impossible à franchir, le premier qu'on rencontre depuis Khartoum, et qu'à

cette latitude commencent à paraître les montagnes qui, selon toute apparence, sont les premiers échelons de la vaste chaîne de l'équateur. Parmi les tribus du sud il mentionne les Berri et les Kouendas, voisins de la ligne équatoriale, chez lesquels les marchands de Zanzibar venaient faire des échanges. Il entendit aussi parler d'une tribu blanche ; seulement il estimait que ce ne pouvaient être que les Portugais, qui avaient des comptoirs sur les côtes de l'Océan Indien. N'était-ce pas plutôt la tribu blanche signalée par Stanley dans les monts Gambaragaras, et les Kouendas ne sont-ils point les habitants de l'Ouganda ? Quoique les renseignements fournis par Ch. Didier ne reposassent que sur les assertions des marchands sus-mentionnés, ils n'en étaient pas moins l'annonce des découvertes dues, d'abord aux missionnaires autrichiens des stations du Haut-Nil jusqu'à Gondokoro, et plus tard à Baker, à Speke et à Grant. — De Khartoum, notre compatriote revint jusqu'à Boulak, en 72 jours, dont il passa 46 sur le Nil. Arrivé par le fleuve à Berber, il traversa de là le désert de Nubie jusqu'à Korosko, puis reprit la voie fluviale jusqu'à Siout, alors, comme de nos jours encore, en relations suivies avec le Darfour, d'où les caravanes y amenaient régulièrement un riche approvisionnement d'esclaves, ce qui faisait de ce marché, pour cet article, le mieux pourvu et le plus fréquenté de l'Égypte.

Les expéditions de Werner Munzinger, de Soleure, ont eu beaucoup plus de retentissement que celles de Ch. Didier, qui voyageait seul et à ses frais, tandis que Munzinger fut successivement au service d'une maison de commerce du Caire, puis à celui de la Société africaine allemande, et enfin à celui du khédive lui-même. Après avoir étudié les sciences naturelles, les langues orientales et l'histoire à Berne, à Munich et à Paris, il se rendit en 1852 au Caire pour y compléter ses études linguistiques, et l'année suivante à Alexandrie, où il entra dans une maison de commerce, qui le chargea d'une expédition mercantile dans la mer Rouge, dont il explora divers points du littoral autour de Massaoua. En 1855 il se fixa à Keren, chez les Bogos dont il parcourut en tous sens le territoire, ainsi que celui des Beni-Amer, des Bazens, des Bareas et des Kounamas, dont il étudia avec soin les usages et la langue. Les talents qu'il déploya dans ces explorations le firent choisir, en 1861, pour l'adjoindre à l'expédition allemande que devait diriger Heuglin avec Kinzelbach, et qui avait pour mission de se rendre, par le Kordofan et le Darfour, au Ouadai, pour y rechercher les traces de Vogel. Heuglin ayant décidé de pousser jusque dans l'Abyssinie méridionale, Munzinger et Kinzelbach se détachèrent de lui et, par Keren, le pays de Maréa, indépendant de

l'Abyssinie et de l'Égypte, et dans lequel aucun Européen n'avait encore pénétré, ils se rendirent au Kordofan, d'où ils tentèrent vainement de se frayer un chemin à travers le Darfour. Après trois mois passés à El-Obéid, à attendre l'autorisation de franchir la frontière, ils durent rebrousser chemin et revenir, par le Mareb, au nord de l'Abyssinie, jusqu'alors inexploré, et par l'Atbara, à Khartoum. Plus tard, lors de la guerre des Anglais contre Théodoros, il rendit de grands services à l'armée britannique, et pénétra alors de la baie d'Hanfila, à travers le pays des Afars, inconnu avant lui, jusqu'au lac salé d'Alelbad, situé au-dessous du niveau de la mer. En 1871, après avoir fait avec un autre de nos compatriotes, G. Wild, une excursion autour de Massaoua, il fut placé par le khédive à la tête de l'armée égyptienne chargée d'envalir l'Abyssinie, dont il annexa ensuite à l'Égypte la partie septentrionale, ainsi qu'une partie du pays des Somalis jusqu'au 42°, 40' long. E. de Paris, en même temps qu'il explorait, pour le service du khédive, le pays des Gallas, le long des frontières de l'Abyssinie et du Choa. Nommé gouverneur du Soudan oriental, (provinces de Massaoua, de Souakim et de Tokar), avec le titre de pacha, il accompagna en 1872 l'expédition de Hildebrand par Keren, la vallée de la Hodeï et une région montagneuse, encore inconnue alors au point de vue de la géographie et de l'histoire naturelle. Pendant son administration il dota Massaoua d'un aqueduc important, de routes, et d'une ligne télégraphique qui relie Kassala à Souakim, à travers le pays montagneux de Mensa et des Bogos, et s'efforça par tous les moyens possibles de développer le commerce et l'agriculture. En 1874 il fit encore, avec Haggenmacher, une exploration de la partie septentrionale du pays des Somalis, et mourut l'année suivante près du lac Assal, dans une expédition entreprise de Tadjoura contre les Gallas, qui avaient fait irruption sur le territoire de son gouvernement. Les nombreux travaux qu'il a publiés dans les *Mittheilungen de Gotha*, ainsi que ses *Ost Afrikanische Studien*, se rapportant essentiellement aux pays qui, de la mer Rouge au Nil, forment la frontière septentrionale de l'Abyssinie et le territoire contesté entre ce dernier pays et l'Égypte, où se rencontrent les populations musulmanes et chrétiennes, ont une importance majeure. Fidèle à la méthode de Carl Ritter, il a fait ressortir avec perspicacité l'influence que les différences géographiques des deux pays, l'Égypte et l'Abyssinie, ont eue sur le développement historique de leurs populations. Enfin, ses expéditions ont fourni au Dr Petermann la possibilité de dresser, pour cette partie de l'Afrique, une carte beaucoup plus complète et plus précise que celles que l'on possédait auparavant.

Au nombre de ses compagnons de voyage, nous avons déjà nommé G.-A. Haggenmacher, de Winterthour, qui, après avoir fait, de Khartoum, plusieurs voyages de commerce sur le Nil, s'attacha à Munzinger, et fut, en 1874, chargé par le khédive de faire une exploration dans le pays des Somalis. Parti de Berbera, il se dirigea vers le sud, à travers un pays non encore visité par des Européens, franchit une série de collines jusqu'à la chaîne des monts Margo, et, continuant toujours vers le sud, il traversa la plaine Schilmalé jusqu'au pays des Habar Gerhagis, où commence, à proprement parler, le plateau des Somalis qu'il parcourut jusqu'à Libaheli, par $8^{\circ} 30'$ lat. N. et $42^{\circ} 10'$ long. E., le point le plus méridional de son voyage. Les résultats de son exploration, exposés dans les *Mittheilungen de Gotha*, ont fourni de précieux renseignements sur la géographie physique, l'ethnographie, l'agriculture, l'industrie, le commerce et l'histoire du pays parcouru, ainsi que sur Harrar, et sur les conditions météorologiques de Berbera. Il fit encore en 1875 une courte excursion à Galabat, puis s'adjoignit à l'expédition de Munzinger contre les Gallas, et succomba avec son chef près du lac Assal.

Nous avons rendu compte en son temps du voyage de M. le Dr Keller, professeur au polytechnicum de Zurich, chargé, de 1881 à 1882, par la Société de géographie commerciale de Saint-Gall, d'une exploration dans la mer Rouge, et signalé l'importance de ses observations scientifiques sur l'échange de la faune des deux bassins de l'Océan Indien et de l'Océan Atlantique par le canal de Suez. Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous en avons dit, III^{me} année, p. 182 et 226.

Pourrions-nous quitter cette partie de l'Afrique, sans avoir rappelé très spécialement les services qu'a rendus à la cause de la civilisation M. Gottfried Roth, de Wettingen (Argovie), par la part qu'il a prise à la suppression de la traite ? Déjà en 1880, il avait fait d'Alexandrie, à travers le désert, un voyage à l'oasis de Siwah, en vue de la traite, et transmis à la Société de géographie commerciale de Saint-Gall des détails très complets sur la géographie et l'ethnographie de cette reine des oasis, qu'il avait explorée en tous sens, pendant deux mois et demi; il avait mentionné l'expédition d'esclaves à Tripoli, au Caire et dans d'autres localités de la côte, et signalé, à dix journées de marche de Siwah, les Madchabrés, fameux trafiquants d'esclaves du Sahara, qui vont, jusqu'au Ouadaï et au Bornou, en acheter pour les conduire à Tripoli. Dès lors il explora encore les oasis de Chargeh, de Dächlé, de Farafah et de Barieh, et dressa la carte des routes par lesquelles les esclaves,

amenés du Darfour dans l'oasis de Chargeh, et cachés là pour échapper à la vigilance des agents de la suppression de la traite, sont conduits dans la vallée du Nil, soit en amont de Siout, soit à Siout même, soit encore dans la Basse-Égypte, le Fayoum et au Caire. Nos lecteurs se rappellent le zèle déployé par G. Roth en faveur des esclaves amenés clandestinement à Siout (II^{me} année p. 39). Sans doute nous n'avons ici ni un Wilberforce, ni un Buxton, non plus qu'un Channing ou un Sumner, mais, s'il est beau de plaider la cause des esclaves dans une séance du parlement d'Angleterre, à la tribune de Washington, ou dans une chaire des États-Unis, il est honorable aussi pour un instituteur de Siout, où les marchands d'esclaves ont pour complice toute la population de la ville, y compris les autorités et le gouverneur, de courir là où il apprend que les trafiquants du Darfour ont amené des centaines d'esclaves, femmes et enfants, et, au péril de ses jours, de pénétrer dans l'antre de ces lions pour leur arracher leurs victimes. Le gouvernement du khédive a jugé que cette conduite n'était pas sans gloire, puisqu'il a honoré notre compatriote d'une mission de confiance, en le chargeant de la surveillance de la traite au Soudan et au Darfour. Nous aussi nous dirons : Honneur à Gottfried Roth ! Puissent se confirmer les bonnes nouvelles qui nous ont rassurés à son sujet, afin qu'à mesure qu'il fera de nouvelles découvertes dans l'Afrique centrale, il soit un instrument de délivrance pour un grand nombre de ces captifs auxquels il veut porter la liberté !

Dans un autre ordre d'idées, nous n'aurons garde d'oublier la tentative faite par plusieurs maisons des cantons de Saint-Gall et d'Appenzell, à l'instigation du Directoire commercial de Saint-Gall, de nouer des relations avec le pays des Somalis sur la mer Rouge, et le Zanguebar sur la côte orientale d'Afrique. Quoique l'entreprise n'ait pas été couronnée de succès, l'idée en fait honneur à ceux qui l'ont conçue, ainsi que le fait d'y avoir attaché l'explorateur Richard Brenner, un des compagnons les plus distingués du baron de Decken dans ses expéditions au Kilimandjaro et au pays des Somalis. Son rapport au Directoire commercial renferme des informations très utiles sur la géographie, l'ethnographie et le commerce de cette partie de l'Afrique. Si les éléments d'abord, la maladie et ensuite la mort du chef et de ses compagnons ont fait échouer leurs efforts, il en est cependant demeuré quelque chose dans le développement de la maison E. Widmer et C^{ie} à Zanzibar, dont les relations avec la Suisse ont facilité les entreprises ultérieures qui ont eu pour objet la côte orientale du continent.

Il n'a pas tenu à la Suisse d'avoir des explorateurs attachés aux expéditions organisées à Zanzibar par l'*Association internationale* pour la civilisation de l'Afrique centrale, car, à l'offre faite par la Commission exécutive, de présenter des candidats pour ces voyages, le Comité suisse africain répondit avec empressement; mais ses indications demeurèrent sans résultat. Il n'en est pas moins vrai que, lors des conférences de Bruxelles, la Suisse y fut représentée en 1877 par le président de la Société de géographie de Genève, M. H. Bouthillier de Beaumont, et par M. G. Moynier, délégué de son Comité national. Ce dernier, à la suite de cette mission, fonda l'*Afrique explorée et civilisée*, le seul journal de langue française qui s'efforce de faire connaître, chaque mois, les faits les plus saillants de l'activité scientifique et civilisatrice sur tous les points de ce vaste continent. En outre, les dons du Comité suisse, ainsi que ceux envoyés directement de Saint-Gall et de Zurich, ont témoigné de la sympathie effective, prise par nos concitoyens, à cette grande œuvre scientifique et humanitaire.

Quoique les candidats éventuels de la Suisse pour les expéditions de l'*Association internationale* n'y aient pas été admis, elle n'en a pas moins eu un de ses fils dans ce champ de travail, arrosé déjà de tant de sueurs et du sang de tant de victimes. M. Philippe Broyon, qui avait acquis une grande expérience des voyages dans cette partie de l'Afrique, et avait travaillé, avec le missionnaire Price, à ouvrir une route carrossable de Saadani à Mpouapoua, mit au service des expéditions internationales une complaisance sans bornes, et, par ses conseils sur l'organisation des caravanes, sur la manière de se conduire avec les habitants, sur les dangers à éviter et sur les précautions à prendre, il leur rendit des services incontestables. Si le caractère international que devaient avoir les expéditions organisées à la côte orientale, pour la fondation de stations scientifiques et hospitalières à l'intérieur, a été méconnu, la faute n'en est pas à la Suisse, et quoiqu'elle ne soit pas à l'honneur réservé aux explorateurs belges, et à ceux des Comités nationaux allemand et français, il était équitable de rappeler que, par ses sacrifices, elle avait été à la peine, dès le début des travaux de l'*Association*.

Au reste, longtemps avant que les explorations de Livingstone eussent ouvert la voie à l'œuvre civilisatrice de l'Afrique centrale, la Suisse avait commencé à prendre une part active à l'œuvre entreprise dans l'Afrique austral, au Lessouto, par la Société des missions protestantes de Paris, au service de laquelle travaillent six de nos compatriotes : M. Maitin, du Jura bernois, fondateur de la station de Bérée, depuis

40 ans; M. P. Germond, Vaudois, qui a créé celle de Thabana Morena, depuis 22 ans; M. Ellenberger, auquel est due celle de Massitissi, ainsi que MM. Ad. Mabille et Duvoisin, tous aussi Vaudois et depuis vingt ans en Afrique. L'année dernière M. Jeanmairet, de Neuchâtel, s'y est rendu avec l'intention d'accompagner au Zambèze et au lac Bangouéolo, M. Coillard, qui se propose d'aller fonder une mission au cœur même de l'Afrique centrale. Quant aux travaux de nos compatriotes au Lessouto, nous pouvons dire qu'ils contribuent pour une bonne part à cultiver et à étendre le champ défriché par les premiers missionnaires français. Il y a 50 ans, le pays était un désert, tant la guerre l'avait dévasté, il était couvert d'antilopes, d'autruches, d'élans, de gnous, de lions, etc.; ces bêtes se sentaient tellement chez elles qu'à peine daignaient-elles se déranger pour laisser passer les voyageurs. Aujourd'hui les Bassoutos sont vêtus; les arbres fruitiers et les légumes d'Europe prospèrent; aux huttes grossières, où l'on n'entrait qu'en rampant, ont succédé des cottages à l'européenne; l'agriculture a tellement progressé, que le Lessouto est devenu un des pays producteurs pour toute la colonie du Cap.

A côté des Suisses qui partagent les travaux des missionnaires français au Lessouto, nous devons mentionner M. Th. Vernet, de Genève, qui, après avoir visité ce pays, en a dressé une carte très soignée. L'impression n'en a pas encore pu avoir lieu, mais elle a servi à M. Krüger pour celle qu'a publiée dernièrement la Société des Missions de Paris.

Si nos compatriotes au Lessouto sont au service d'une Société missionnaire dont le siège est à Paris, ceux que nous avons au nord du Transvaal relèvent d'une Société exclusivement suisse, celle de la Mission romande, fondée par l'Église libre du canton de Vaud, à laquelle viennent de se rattacher, pour cet objet, les églises indépendantes de Genève et de Neuchâtel. Nos lecteurs se rappellent la région des Spelonken, dont M. le missionnaire Paul Berthoud a dressé une carte, que nous avons accompagnée d'un article¹ sur le pays et le peuple où travaillent depuis une dixaine d'années nos compatriotes du canton de Vaud, dans les deux stations d'Elim (Waterfall) et de Valdesia, et avec eux quelques évangélistes indigènes formés à Morija (Lessouto). Le champ cultivé par MM. Creux et Paul Berthoud a été arrosé du plus pur de leur sang, puisqu'ils y ont perdu l'un et l'autre plusieurs enfants, et M. Berthoud, la compagne de sa vie. Mais leur travail n'a pas été vain, car ils ont

¹ V. II^{me} année, p. 61, et la carte, p. 168.

pu y fonder une école, mettre par écrit la langue sigwamba, dont M. P. Berthoud, obligé de revenir temporairement en Suisse pour rétablir sa santé, et remplacé par son frère, M. Henri Berthoud, a rédigé une grammaire, imprimée par ses soins, ainsi qu'un recueil de cantiques en sigwamba. Sous l'influence de nos compatriotes, des indigènes sont devenus explorateurs et ont traversé tout le pays qui sépare les Spelonken de l'Océan Indien, pour étudier les emplacements favorables à l'établissement de stations dans cette partie du territoire d'Oumzila, où l'un de ces noirs va se fixer. En outre, la langue sigwamba étant, d'après le témoignage de M. Laws, de la station de Bandaoué sur le Nyassa, comprise et parlée par la population qui habite le plateau situé entre le Nyassa et le lac Bangouéolo, les travaux linguistiques de MM. Creux et Berthoud pourront servir au relèvement des tribus établies bien au delà des limites du champ actuel de la mission romande. A mesure que celle-ci y enverra de nouveaux missionnaires — déjà M. P. Berthoud se prépare à y retourner au commencement de l'année prochaine, — nos compatriotes pourront se porter, comme vont le faire MM. Coillard et Jeanmairet, jusqu'au cœur de l'Afrique. Disons encore que, pendant son séjour en Suisse, M. P. Berthoud a travaillé à provoquer la fondation d'une société industrielle, qui aurait pour but de développer l'agriculture et les ressources des Spelonken, et d'y porter ainsi un nouvel élément de civilisation.

Nous ne pouvons pas quitter les champs de travail où des Suisses sont à l'œuvre dans l'Afrique australe, sans rappeler le major Malan, d'origine suisse, quoique au service anglais, grand ami des missions dans cette partie de l'Afrique, de celle du Lessouto en particulier, et fondateur du journal *Africa*, destiné à fournir trimestriellement, aux lecteurs anglais, les renseignements les plus importants sur les missions en Afrique ; c'est le seul journal anglais qui soit rédigé à ce point de vue.

Les missionnaires de l'Institut de Bâle qui, depuis 55 ans, travaillent à la Côte d'Or, décimés par la fièvre et recevant toujours de nouveaux renforts, ont droit à une large place dans cet exposé. Tous n'étaient pas des Suisses, nous le savons, mais ces derniers seuls forment une liste trop longue pour que nous puissions la donner ici. Depuis J.-G. Schmid, d'Aarbourg, un des quatre premiers missionnaires envoyés en 1828 à Christiansborg, qui y mourait déjà l'année suivante, jusqu'à Jean Jordi, de Sumiswald, qui était enlevé à la mission l'année même où elle célébrait son jubilé cinquantenaire, la Suisse avait vu ensevelir onze de ses fils dans les stations bâloises de la Côte d'Or ; et depuis cinq ans, com-

bien de nouvelles victimes n'a pas faites le climat de cette région, jusqu'au dernier voyage entrepris par M. le sous-inspecteur Prétorius avec M. Preiswerk et M. le D^r Mähli. Le premier a payé de sa vie l'accomplissement du devoir sacré d'aller visiter, sur le champ de bataille, ceux qui y combattent depuis tant d'années ; quoiqu'il ne fût pas Suisse, nous ne pouvons pas ne pas payer un juste tribut de regrets à celui qui a exposé ses jours par pur dévouement à quelques-uns de nos compatriotes. M. Preiswerk est revenu à Bâle, mais M. le D^r Mähli est resté à la Côte d'Or, pour en étudier les conditions sanitaires et chercher si possible, soit pour les missionnaires soit pour les indigènes, des préservatifs contre les pernicieuses influences du climat ; après que M. Preiswerk l'eut quitté, il a fait un voyage à Abétifi, la station bâloise la plus avancée à l'intérieur, dans le pays des Achantis, où travaille depuis plusieurs années M. Ramseyer, un des plus anciens missionnaires actuels de Bâle à la Côte d'Or. Celui-ci, parti en 1864, et placé à la station d'Anum, eut, en 1869, la douleur de la voir pillée par les Achantis, qui le firent prisonnier avec sa famille et son collègue M. Kühne ; emmenés à Coumassie ils y furent retenus captifs jusqu'au 23 janvier 1874, où la victoire des Anglais leur valut la liberté. — Outre les quarante écoles fondées dans leurs stations, les missionnaires ont établi des ateliers et des magasins, introduit diverses industries, développé le commerce jusqu'à Salaga ; un bateau à vapeur, au service de la Société commerciale missionnaire, remonte le Volta jusqu'aux rapides de ce fleuve ; ils ont bâti des villages hospitaliers, et fait si bien que, sur plusieurs points, la forêt vierge avec ses miasmes pestilentiels commence à perdre du terrain. Sans doute ces progrès dans la civilisation n'ont été obtenus qu'au prix de sacrifices douloureux, mais glorieux en même temps, et nos compatriotes peuvent en réclamer une bonne part.

Sur un autre point de la côte de Guinée, nous rencontrons M. J. Bütkofer, d'Inkwyl, (canton de Berne) jeune savant attaché au Musée royal hollandais à Leyde, qui, pendant deux ans et demi, a parcouru le territoire de la république de Libéria. Remontant en bateau la rivière Saint-Paul jusqu'aux rapides, il s'est ensuite avancé par terre, malgré la forêt vierge, par monts et vaux, à travers gorges et torrents, jusque sur le haut plateau des Mandingues, d'où la fièvre l'a obligé à revenir à Monrovia d'abord puis en Europe, où il a rapporté de belles collections pour le musée de Leyde, et des observations d'un grand intérêt sur l'état politique et social de la république de Libéria.

Nous ne sommes pas loin des sources du Niger, dont la découverte,

due sans doute à l'initiative de M. Verminck de Marseille, n'en a pas moins rendu illustre le nom de M. Marius Zweifel, de Glaris, après ceux de Mungo Park, de Laing, de Winwood Read empêchés de les atteindre (I^{re} année, p. 131, II^{me} année, p. 118, 184 et carte p. 188). La gloire dont il a été honoré n'a point refroidi son zèle, puisque, à l'heure actuelle, il est de nouveau en route pour la même région, avec l'intention de descendre le grand fleuve, de ses sources jusqu'à son embouchure, pour ouvrir, par cette grande voie, le Soudan au commerce européen et à la civilisation.

Nous avons pu saluer, ce mois-ci, le retour du Niger de M. Demaffey, de Genève, ingénieur des mines, attaché aux expéditions de M. le colonel Borguis Desbordes et du Dr Bayol sur le haut Sénégal et le Niger, et qui, revenu de Bamakou à Bakel, a exploré seul le Bambouk entre la Falémé et le Bafing, sur lequel il nous rapporte des renseignements très intéressants.

Enfin, nous devons une mention spéciale à l'œuvre de la Compagnie genevoise des colonies suisses de Sétif, créée en 1853 pour introduire et faire pénétrer la civilisation dans une région où l'indigène vivait en nomade, presque sans rien cultiver, en l'amenant peu à peu, par l'exemple et sous l'influence des colons européens, à adopter une vie sédentaire et à travailler. Quoique la Compagnie ait eu à lutter, en 1855, avec le choléra, en 1856 avec le typhus, en 1867 avec la famine et souvent avec les sauterelles, elle a réussi, grâce au dévouement intelligent de son président, M. le comte Sautter de Beauregard, à amener peu à peu les indigènes à adopter des procédés de culture moins grossiers; elle a introduit, pour améliorer le bétail petit et faible du pays, des bœufs et des vaches de race schwyzoise, qu'elle a acclimatés; puis, grâce à des croisements, elle a transformé la race ancienne, et aujourd'hui deux bœufs de Sétif fournissent le travail de quatre bœufs d'autrefois; enfin, la production annuelle en céréales des terrains concédés à la Compagnie pourrait alimenter la population d'une ville de 80,000 âmes. Les indigènes sont devenus sédentaires et plus travailleurs qu'ils ne l'étaient auparavant. L'influence de cette œuvre civilisatrice s'est étendue beaucoup au delà des limites de la concession. Actuellement la Compagnie fait beaucoup pour reboiser les ravins; elle établit, le long des cours d'eau et près des sources, des plantations de trembles, de peupliers et surtout de frênes, cette essence résistant mieux que d'autres aux influences fâcheuses du froid des hauts plateaux et de la chaleur du vent du Sud.

Sans doute, la part des Suisses dans l'exploration et dans la civilisation

de l'Afrique est petite auprès de celle des autres peuples de l'Europe ; Cependant, nos lecteurs ont dû, comme nous, en faisant cette revue, éprouver quelque chose de ce qui arrive quand on contemple le ciel étoilé. On n'y aperçoit d'abord que quelques étoiles ; si l'on regarde un peu plus attentivement, de nouveaux astres apparaissent que l'on n'avait pas remarqués, et si l'on porte sa vue plus avant, on en distingue de nouveaux encore, et toujours davantage. Que serait-ce, si nous avions pu leur parler des voyages de MM. les professeurs Chaix dans la vallée du Nil et Th. Studer à l'embouchure du Congo ; de l'ingénieur Ilg au Choa, des missionnaires Gobat et Waldmeyer en Abyssinie, Greiner et Meyer chez les Gallas, Gonin au Transvaal, Perrelet à l'île Maurice, Ludwig au Vieux-Calabar, Golaz et Jacques au Sénégal, Mayor en Kabylie ; des botanistes, Schönlein, Brunner et Doge, à la côte de Guinée ; de J. Brun au Maroc et au Sahara, de Desor et Escher de la Linth au Sahara algérien, de L. Borel en Tunisie ; des explorations archéologiques d'Ed. Naville dans la Basse-Égypte ; etc. Combien de Suisses et sur combien de points de l'Afrique !

Nos compatriotes ont donc fait réellement quelque chose. Mais ne nous bornons pas à en prendre acte ; voyons plutôt, dans ce qu'ils ont pu faire, un gage de ce qu'ils feront, maintenant que, sous l'impulsion donnée par les trois Sociétés suisses de géographie, le goût pour cette science se développe ; que, grâce aux conférences de MM. P. Berthoud, Th. Vernet, ou d'autres délégués des missions de Bâle et de Paris, le nombre de nos missionnaires augmente ; que les nouveaux débouchés commerciaux invitent nos négociants à joindre leurs efforts à ceux des autres nations de l'Europe, et à porter aux indigènes de l'Afrique les produits de notre industrie suisse. Seulement, nous demandons aux négociants suisses de ne leur envoyer que des produits utiles : des cotonnades de Saint-Gall, Zurich, ou Appenzell ; — M. Peschuël Loesche disait récemment à Halle, qu'au Congo, les mouchoirs de Glaris, aux couleurs voyantes, sont recherchés comme article de payement ; — du lait condensé, dans les régions où la présence de la tsetsé ne permet pas l'élève du bétail ; même des boîtes à musique de Genève, car on sait le charme exercé sur les natifs par celles qu'ont emportées dans leurs explorations, Junker chez les Mombouttos, Pogge et Wissmann à Muquengué. Mais qu'ils s'abstinent par-dessus tout d'y expédier des spiritueux, qui tuent le moral des natifs et les abrutissent, avant de les faire périr !

Et ici, quoique notre article soit déjà bien long, nous ne pouvons pas ne pas rappeler que, déjà en 1878, M. G. Moynier présenta au Comité suisse-africain, de la part de M. le D^r Christ-Socin de Bâle, une pro-

position tendant à faire prohiber le trafic de l'eau-de-vie d'une manière absolue, par une Commission internationale qui serait chargée de réglementer le commerce du Congo, Adoptée par le Comité national suisse dans sa séance du 9 février 1878, la proposition de M. Moynier fut transmise à la Commission exécutive de Bruxelles, dont le secrétaire général, M. Greindl, répondit « qu'elle serait prise en considération, dans la mesure du possible. » Nous ne savons pas dans quelle mesure elle l'a été, et nous ne voyons pas encore très bien comment la Commission internationale, dont nous appelons la création de tous nos vœux, pourra y répondre; mais, avant toute prohibition légale, les Suisses peuvent prendre la résolution de n'importer de spiritueux dans aucune partie de l'Afrique. Qu'ils la prennent et qu'ils la tiennent, et ils assureront par là à notre patrie la plus belle part dans la civilisation de ce continent!

CORRESPONDANCE

QUESTION DES TRAVAILLEURS ENGAGÉS POUR ST-TOMAS

Nous avons reçu de M. Henrique de Carvalho, au sujet de la question des travailleurs engagés pour l'île de Saint-Thomas, une nouvelle lettre que sa longueur ne nous permet pas de publier *in extenso*. Nous devons nous borner à en donner l'analyse.

Tout en reconnaissant la fidélité du résumé que nous avons publié de la dépêche sur la traite des noirs, contenue dans le n° 53 du *Blue Book*, de janvier 1882 à mars 1883, M. de Carvalho réclame, au nom du Portugal, contre les assertions de la dépêche elle-même. Il nous fait connaître, d'après une information qu'il a reçue, la réponse de M. Serpa à l'ambassadeur anglais à Lisbonne, M. W. Baring. Dans son exposé du mode de recrutement des travailleurs dans l'intérieur de la province d'Angola pour l'île de Saint-Thomas, le ministre portugais aurait affirmé : « *que les premiers contrats de ces travailleurs, faits en pleine liberté, au vu et au su des autorités, seront échus au commencement de 1884, cinq ans après la mise à exécution de la loi de décembre 1878, qui règle le nouveau système de travail dans les colonies portugaises d'Afrique.* » Il a déjà été répondu à une représentation analogue du gouvernement anglais en 1880, qu'à l'expiration du contrat les propriétaires devront, de par la loi, remettre aux travailleurs qui auront satisfait à toutes les conditions de leur engagement, le prix du passage pour retourner dans leur pays par les paquebots mensuels, occasion qui s'offre toujours pour se rendre de l'île à la côte d'Afrique. Aussi M. de Carvalho conteste-t-il l'exactitude de la déduction du gouvernement anglais, que ces travailleurs soient obligés de s'engager de nouveau et ne deviennent jamais travailleurs libres. Il rappelle que le 15 octobre 1875, trois ans avant l'abolition du travail forcé, tous les propriétaires affranchirent leurs travailleurs (10,000) et les conduisirent à